

L'épreuve du nu, la mort

Joseph Danan

Numéro 108 (3), 2003

Le corps projeté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Danan, J. (2003). L'épreuve du nu, la mort. *Jeu*, (108), 121–122.

L'épreuve du nu, la mort



« La mort », avant-dernière séquence de la pièce de Joseph Danan, *Sous l'écran silencieux*, créée en 2002 à Rouen, au Théâtre des 2 Rives, Centre dramatique de Haute-Normandie. Sur la photo : Marie Lounici. Photo : Grégoire Alexandre.

« **L'**épreuve du nu » est le titre d'une des douze séquences (la troisième) de *Sous l'écran silencieux*¹, qui confrontent, opposent, un jeune photographe et son modèle, récemment rencontrée à la terrasse d'un café; elles alternent avec une autre série de séquences dans lesquelles le même photographe, vingt-cinq ans plus tard, répond à une interview radiophonique sur son art.

On aura compris que cette pièce (lointainement inspirée par Lee Miller, compagne et modèle de Man Ray), née d'un projet commun à un auteur et à un metteur en scène, Alain Bézu, et dont l'écriture est indissociable de l'inscription scénique de l'image photographique (et vidéo, mais je n'en parlerai pas ici), exhibe le travail de l'image, le processus de sa fabrication – et en parle. Ce que je peux dire, dans l'après-coup de ce spectacle, prend la forme d'une question : le théâtre n'est-il pas le lieu par excellence où l'image (photographique, vidéo...) peut faire l'objet d'une « monstration » et d'une réflexion, le lieu où l'image – dont la place dans nos sociétés est devenue problématique, mettant en jeu sur tous les plans (métaphysique, psychologique, politique...) notre rapport à la vie, à la réalité, à l'autre, et du coup notre statut de sujet –, peut, très précisément, être problématisée? Les

brèves notations qui suivent ne prétendent pas constituer une théorisation, juste une évocation, délibérément fragmentaire, nécessairement lacunaire, du spectacle.

« L'épreuve du nu » convoque ce moment paradoxal où un sujet accepte, en toute conscience, de se faire objet – pur objet, dans son extrême nudité – sous l'œil d'un autre sujet, qui le lui a demandé; et où ce second sujet fait l'aveu de ce que la « prise »

1. Joseph Danan, *Sous l'écran silencieux*, Carnières-Morlanwelz, Lansman éditeur, 2002. Pièce créée le 19 avril 2002 à Rouen, au Théâtre des 2 Rives, Centre dramatique de Haute-Normandie (France).

charnelle de l'objet de son désir l'intéresse moins, au fond, que la prise symbolique de la photographie.

« L'épreuve du nu » était pour moi – je puis le dire, n'étant l'auteur que du texte – un des plus beaux moments du spectacle et comme le portique qui en ouvrait l'accès. Car l'on y voyait et pouvait y mesurer la confrontation (et l'écart), sur le plateau du théâtre, entre la vibration de la chair vivante qui se livre au regard (avec ceci, que je n'avais jamais vu au théâtre : le fait que cette dénudation consentie n'aille pas de soi, ne se fasse ni avec désinvolture ni dans la provocation, mais soit bel et bien une épreuve pour la regardée et, à peu près autant, pour le regardant) et cette autre vibration, celle de la lumière, inscrite dans le nom de la photographie, lumière froide, devenue inerte, fixe, des photos en noir et blanc de ce même corps qui étaient projetées dans l'illusion du direct, donnant à *éprouver* sa transformation instantanée en corps mort. Le travail de la mort.

Il y avait, entre les deux, ce moment où le photographe, après avoir pris le modèle avec un Nikon dans le double mouvement de sa mise à nu et de son propre regard autour d'elle, l'ayant fait asseoir, préparait son portrait arrêté au Mamiya (ces grands appareils sur pied qui font des négatifs de format 6 x 6). Or, avant de prendre cette deuxième série de photos, le photographe faisait jouer la lumière sur le corps nu à l'aide d'un réflecteur – dans un temps suspendu dont le silence de la salle renvoyait chaque soir la résonance. Et c'était comme une représentation du *passage* – de la lumière animant la chair (donnant vie) à sa capture par l'appareil (prenant la vie).

Puis les photos étaient à nouveau prises et instantanément projetées, confrontant dans ce même instant la chair et l'écran, le vif et... l'image de sa mort. Dans son livre sur les photos qu'il prend du corps dénudé de sa femme, Jacques Henric cite Bataille : « La mise à nu, envisagée dans les civilisations où elle a un sens plein, est, sinon un simulacre, du moins un équivalent sans gravité de la mise à mort² » – ce que redouble, évidemment, l'acte photographique.

À l'autre bout de la pièce, du spectacle, « La mort » est la onzième séquence (les titres aussi étaient projetés). La vivante vient réclamer son image. D'autres images. Celles qui lui ont été dérobées pendant son sommeil, hors consentement, hors de sa conscience de sujet. Réduite à un objet en deux dimensions, elle vient, sur la « réalité » de la scène, revendiquer son statut de sujet. Ce que le spectacle donnait alors à voir, c'était le déchirant contraste entre la splendeur des images volées, magnifiant le corps et le visage, projetées sur le grand écran du fond, au-dessus du plateau, et la révolte de celle (« hors d'elle ») qui, du fait qu'elles lui avaient été volées, ne voulait, ne pouvait y voir que la mort accomplie – sa dépossession, son propre anéantissement.

Je parle de ce spectacle au passé. Lui aussi a été effacé par le temps. Une étrange circonstance fait qu'il n'en existe aucune photographie, hormis celles qui étaient projetées à l'intérieur du spectacle. ■

2. *Légendes de Catherine M.*, Paris, Denoël, 2001, p. 50.

Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans de Normand Chaurette, mis en scène par Carole Nadeau (le Pont Bridge, 2003).

Photo : Jean-Sébastien Baillat.

